

Story

A l'occasion de la parution de quatre livres de James Baldwin, dont le posthume et inédit **I AM NOT YOUR NEGRO**, retour sur la vie et l'œuvre d'un écrivain méconnu en France, bien qu'il soit considéré outre-Atlantique comme l'un des plus grands auteurs du XX^e siècle.

TEXTE Yann Perreau

JAMES BALDWIN, HÉROS, SAINT & MARTYR



Bettmann/Getty Images

James Baldwin chez lui
à New York en 1963

“Je ne sais pas comment ça va tourner, mais je sais que de toute façon ce sera sanglant et dur”

JAMES BALDWIN
DANS “I AM NOT YOUR NEGRO”

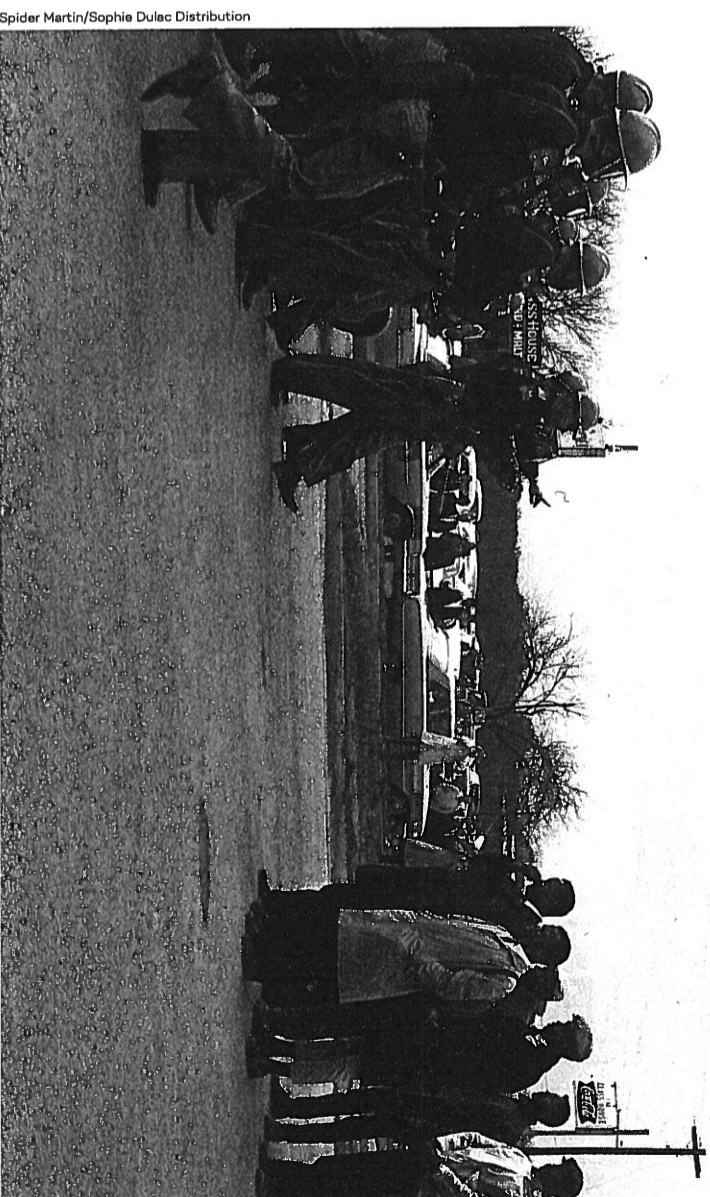
CERTAINS ÉCRIVAINS ONT LE GÉNIE DES PRÉMONITIONS, CETTE INTELLIGENCE QUI FAIT QUE LEURS TEXTES, écrits

Il y a des décennies, restent des références pour expliquer le présent. Tel est le cas de James Baldwin, cet auteur américain des années 1950-1970, tombé dans l'oubli à la fin du siècle précédent mais auquel un nombre croissant d'intellectuels, activistes et lecteurs de tous bords reviennent aujourd'hui, pour tâcher de comprendre les traumatismes qui déchirent, chaque jour un peu plus, la société américaine. Pourquoi des Noirs sont-ils, encore et toujours, descendus par des fils blancs ? Pourquoi des White Supremacists se déchainent-ils aujourd'hui, réveillant les cauchemars du passé ? Pourquoi les mêmes stéréotypes, les mêmes a priori, continuent-ils de gangrener l'inconscient collectif des États-Unis ?

“*L'histoire n'est pas le passé, c'est le présent*”, écrit Baldwin dans *I Am Not Your Negro*, son livre posthume qui sort enfin en France. *Nous portons notre histoire avec nous. Nous sommes notre histoire. Si nous prétendons le contraire, nous sommes littéralement des criminels.*” L'histoire, chez James Baldwin, est toujours à la fois collective et personnelle, tirée de son expérience vécue comme de celle des autres, amis, proches, camarades, compagnons de route. “*Un écrivain n'a qu'une seule histoire à raconter*”, remarque justement Geneviève Brisac en préface de *Si Beale Street pouvait parler*, roman d'un amour impossible entre un jeune homme afro-américain et une jeune fille blanche de bonne famille, réédité aujourd'hui par les éditions Stock. L'histoire que s'est efforcé de raconter James Baldwin, à travers de nombreux ouvrages plus éblouissants et poignants les uns que les autres, romans, essais, reportages, pièces de théâtre, c'est d'abord la sienne.

Qui était “Jimmy”, comme le nomme Alain Mabanckou dans le beau livre qu'il lui a consacré (*Lettre à Jimmy*, Fayard, 2007) ? Premier auteur afro-américain ayant revendiqué son homosexualité, héros du mouvement des droits civiques, ami et compagnon de route de Martin Luther King et de Malcolm X, Jimmy est parfois réduit à cette figure quelque peu partielle de “*l'écrivain engagé*”, cet homme qui s'exprimait brillamment à la télévision pour dire à l'Amérique tout le bien et le mal qu'il pensait d'elle. Derrière le masque du personnage public se cachait pourtant un homme timide et tourmenté, qui haïssait son corps et disait entretenir “*une relation difficile, mais mystérieusement indispensable avec l'angoisse*” (*Retour dans l'œil du cyclone*). Un être qui passa sa vie à se chercher, assumant ses contradictions et clamant haut et fort une certaine part féminine, sa dimension androgyne. “*Lui : homme et femme à la fois*”, écrit Brisac à son sujet. Un écrivain de génie surtout, qui mit toujours l'observation de la réalité au-dessus de ses propres convictions, et fit de la recherche de la vérité, dans ses moindres détails et parfois dans toute sa laideur, son seul idéal.

Lors d'une marche de Selma à Montgomery, le 7 mars 1965



Spider Martin/Sophie Dulac Distribution

Haut lieu de la contre-culture et du mouvement de libération gay, Greenwich Village lui révèle qui il est : un écrivain, et un homosexuel

mutuellement, note-t-il sur les pages dactylographiées que découvre Peck. *Car en vérité c'est ce qu'elles ont fait... Leur terrible voyage, je veux m'en servir pour instruire ceux qu'ils ont tant aimés, que les ont trahis, pour qui ils ont donné leur vie.*” Instruire, perpétuer le message ; mais aussi dénoncer, révéler les Judas. “*Je dois vous avouer que c'est dans un état d'esprit assez partagé que je vous écrits cette proposition*”, écrit Baldwin en juin 1979 à son agent littéraire depuis Saint-Paul-de-Vence. *L'été vient à peine de commencer, et j'ai l'impression qu'il s'achève déjà.*”

L'écrivain a alors 54 ans et sans doute conscience du peu de temps qu'il lui reste à vivre (il mourra huit ans plus tard, emporté par un cancer de l'oesophage). Aussi s'apprête-t-il à “*entreprendre le voyage. C'est un voyage, à vrai dire, que j'ai toujours su devoir accomplir. Mais que j'aurais peut-être (ou même sûrement) espéré ne pas avoir à faire si tôt.*”

Remonter la piste de ces existences, revenir aux racines du mal, sur les lieux des crimes, dans cette Amérique raciste qu'il ne connaît que trop bien, qu'il a fûée il y a longtemps déjà. Car malgré la douceur de vivre du sud de la France, où il s'est lié d'amitié avec Marguerite Yourcenar, Yves Montand,

où ses amis américains, Miles Davis, Billie Holiday, viennent lui rendre visite, le scandale de ces assassins l'obsède, le mortifie, le culpabilise. “*J'étais plus âgé que Medgar, Malcolm et Martin*”, note-t-il. *Or on m'a élevé dans la croyance que l'aîné doit servir de modèle aux plus jeunes et donc, bien sûr, nourrir le premier.*”

Il n'aura donc pas eu le temps d'aller jusqu'au bout. Restent ces trente pages dactylographiées, ces lettres, entretiens et autres réflexions de l'auteur rassemblées ici. Se remémorant la mort d'Evers, abattu devant sa maison sous les yeux de sa femme et de ses enfants, il note : “*Je ne pouvais rien dire, je ne pouvais pas pleurer. Je me suis juste souvenu de son visage, lumineux, franc, beau, et de la lassitude qu'il portait comme une seconde peau (...)*” *Medgar Evers.*” Puis il laisse un blanc. Impossibilité de dire le deuil, de l'écrire. C'est aussi une part de lui qui est morte avec ses compagnons de route, leur rêve commun d'un monde plus juste. “*Je ne sais pas comment ça va tourner, mais je sais que de toute façon ce sera sanglant et dur*”, remarque-t-il aussi, pessimiste et visionnaire.

Si on raconte au fond toujours la même histoire, Baldwin a parfaitement compris que la responsabilité de l'écrivain, c'est d'accepter les contradictions que celle-ci peut présenter. Laisser surgir ce qui se contredit au plus profond de soi, écouter le diable autant que Dieu, dans son cas, qu'il a s'y perdre en chemin. Telle est la leçon magistrale que son œuvre nous propose. ●

I Am Not Your Negro, de James Baldwin & Raoul Peck, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Furlan (coédition Robert Laffont et Velvet Film), 137 pages, 17 €
La Conversion, traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Albarret-Meatsch (Payot & Rivages), 333 pages, 20 €
Si Beale Street pouvait parler, traduit de l'anglais (États-Unis) par Magali Berger (Stock), 249 pages, 20,50 €
Harlem Quartet, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christiane Basse (Stock), 569 pages, 24,50 €